

par Stephen Smith

Maux et mots

Les mots sont la monnaie de l'esprit. C'est une comparaison prosaïque, digne du fameux "in God we trust" – et en personne d'autre... – inscrit sur le billet vert américain. Mais, face à l'horreur et la grandiloquence qui s'en repaît, devant les boursofflures d'une langue qui s'enfle de sang et de larmes, il faut d'urgence revenir à la petite monnaie de la sobriété. Pour payer son dû à la réalité et, surtout, pour faire un sort à l'hyperinflation de termes gravissimes, lourds de sens, qui sont soudain employés à tout bout de champ. Comme le mot "génocide". Etymologiquement, il combine le verbe latin *cœdere*, qui signifie "tuer", et le substantif grec *genos*, qu'on peut traduire par "race" ou "groupe ethnique". Il est donc déjà erroné de parler du "génocide des Tutsis et des Hutus modérés" en 1994 au Rwanda. Parce que la *gens* qui fut l'objet d'une tentative d'extermination, c'était les Tutsis, tous les Tutsis sans restriction autre que la difficulté matérielle de les tuer tous en même temps, tous les Tutsis pour le seul fait d'être tutsi. Sans considération de nombre, qu'on ait par ailleurs réglé le sort des opposants hutus au régime Habyarimana, est un fait certes horrible, mais distinct. En payant sa dette à la réalité scrupuleusement, jusqu'au dernier centime, il faudrait donc dire : "Le génocide des Tutsis et les massacres de Hutus opposants."

Mais, au moins, il s'agit d'un génocide, le troisième du siècle (après ceux des Arméniens et des juifs), le premier en terre africaine. Or, que dire lorsqu'un millier de délégués à Brazzaville, siégeant dans un "Forum national pour la réconciliation, l'unité, la démocratie et la reconstruction" (sic !) recommandent de poursuivre en justice l'ex-président Pascal Lissouba et l'ancien Premier ministre Bernard Kolélas pour "génocide" ? Que les ex-dirigeants du Congo aient ou non commis des crimes de guerre en



donnant de l'artillerie lourde sur leur propre capitale n'est pas, ici, la question. Pas plus qu'on entrera dans des considérations selon lesquelles, les quartiers de Brazzaville étant – plus ou moins... – des ghettos ethniques, tirer aveuglément sur le nord de la ville équivaldrait, à l'égard des "nordistes", à une tentative d'extermination. Car, pour condamnables qu'il soit, le massacre à grande échelle de civils de "l'autre camp" n'est pas un génocide. Sinon, Hiroshima et Nagasaki seraient des

génocides, de même que les bombardements massifs par les Alliés de Cologne, Leipzig et Dresde à la fin de la dernière Guerre mondiale.

Par couardise, pour ce qui est des "combattants", et, pour ce qui est de leurs "chefs", par lâcheté criminelle, Brazzaville n'a pas été pendant quatre mois et demi un champ de bataille, où des soldats ou miliciens se sont affrontés en voyant le blanc de l'œil de l'ennemi en armes, mais un champ de tirs d'artillerie pour déchiqueter à distance des civils, littéralement chair à canon. C'était horrible et révoltant. Mais ce n'était pas un génocide. Sinon, d'ailleurs, la Charte de l'Organisation des Nations unies aurait fait obligation d'intervenir à la communauté internationale. Mais, là encore, c'est une autre question, ensevelie sous quelque 800 000 morts au Rwanda, où un génocide rapporté "en direct" – *live* – n'a pas tiré à conséquence...

Comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, le mot génocide sert désormais de superlatif à toute tuerie importante. Les chrétiens de Pax Christi dénoncent ainsi "le génocide des sudistes au Soudan", le Vatican lui-même vient de parler du "danger d'un génocide" en Algérie. L'écrivain allemand Thomas Mann, sobre à une époque marquée par des outrances, recommandait l'emploi du "mot moyen". Il avait raison, dans le double sens. ■